

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Songe, révolte et manifeste

Le Corps de l'Infini, poèmes 1968-1985 de Jean-Marc Fréchette,
Montréal, Triptyque, 1986, 135 p

Robert Yergeau

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1987). Compte rendu de [Songe, révolte et manifeste / *Le Corps de l'Infini, poèmes 1968-1985* de Jean-Marc Fréchette, Montréal, Triptyque, 1986, 135 p]. *Lettres québécoises*, (45), 38–39.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



SONGE, RÉVOLTE ET MANIFESTE

Le Corps de l'Infini, poèmes 1968-1985 de Jean-Marc Fréchette, Montréal, Triptyque, 1986, 135 p.

Dans la crainte que les lecteurs ne sauraient goûter pleinement *le Corps de l'Infini* de Jean-Marc Fréchette, les Éditions Triptyque ont cru bon de leur rappeler tout le bien qu'avaient dit de lui Anne Hébert, Rina Lasnier, Fernand Ouellette, François Hébert, Suzanne Paradis, René Pageau, François Ricard et Robert Marteau.

«Justesse de ton très rare» (A.H.), «une clarté plus mystérieuse que toute ambiguïté» (R.L.), «l'un des (poètes les) plus doués de sa génération» (F.O.), «admirable osmose du dedans et de dehors» (F.H.), «le poète présente un spectacle du silence à vous couper le souffle» (S.P.): précédé de cette haie d'honneur et de la couronne littéraire que l'aréopage lui a tressée, je m'avance, avide de recevoir la parole sacramentelle. Peu ému par les sandales d'or, les chars, les queues de comète, le regard de Dieu, les déesses, la voûte étoilée, le sourire d'argent, les sentiments éthérés et les drames qui se vivent dans l'empyrée, je préfère les poèmes où la pérennité des choses n'abolit pas la plénitude de l'instant:

*les oiseaux du soir
glissent vers nous
une femme
remplit les lampes
d'une huile éternelle
le corbeau
porte une dernière braise
aux champs (p. 30)*

Nulle frayeur ici, — malgré les «oiseaux du soir» et le «corbeau». Plutôt l'union de l'ombre et de la lumière, et qui confère à celle-ci une présence plus souveraine. Par la médiation des oiseaux du soir, une femme refait des gestes originels, où l'éphémère se mêle à la durée.

«Travaux purs à la limite du songe et de la simplicité des branches»: telle est la dialectique à l'oeuvre dans

le Corps de l'Infini. La tension qui naît de la confrontation — de la connaissance — de ces deux pôles, constitue l'enjeu de la poésie de Fréchette. Notons toutefois que le poète s'égare parfois sur les hauteurs du songe, et que la poésie qui en résulte est à la remorque d'autres poètes. Néanmoins, ces parentés, quelquefois gênantes, ne départent pas l'ensemble, qui m'apparaît comme une réussite notable.

Comme un lexique des abîmes de Gilbert Langevin, Trois-Rivières, les Écrits des Forges, coll. «Radar», 1986, 70 p.

Décidément, l'heure est au dithyrambe! François Ricard proclame, en quatrième de couverture du dernier livre de Gilbert Langevin, *Comme un lexique des abîmes*, que ce poète est «l'un des écrivains les plus importants de la littérature québécoise actuelle», «un témoin, un créateur capital».

Dans le numéro 43 de *Lettres québécoises* (automne 1986, p. 34), je me demandais comment Josée Yvon, après une dizaine de livres, pouvait encore saisir et mettre en mots la trame fragmentée d'un univers hallucinant, sans pour cela accumuler les redites? Cette question m'est revenue à la lecture de *Comme un lexique des abîmes*. Chez Langevin, ce problème acquiert, en raison de ses nombreuses publications et dans la mesure où il a trouvé très tôt ses thèmes et sa voie en poésie, une dimension particulière. Dès son premier recueil en effet (*À la gueule du jour*, 1959), Langevin a établi, en des poèmes généralement concis, incisifs, corrosifs, les paramètres de sa poétique. Le métier aidant, il approfondira sa technique, précisera son esthétique, mais demeurera fidèle à sa voix rauque, à ses colères, à ses prompts indignations. À ce propos, il est remarquable de lire l'étude que lui consacrait, en 1974, Pierre Nepveu dans *Livres et auteurs québécois 1973*. Treize ans après, nous pourrions reprendre presque telle quelle l'analyse, et l'appliquer aux plus récents livres de Langevin. Je respecte la fidélité du poète, mais comment dissiper l'impression qu'il ne cesse de capitaliser sur sa poétique qui, peu à peu, s'est transformée en procédés stéréotypés d'écriture?



Jean-Marc Fréchette



Avec *Comme un lexique des abîmes*, nous retrouvons donc le pourfendeur des «jeux mercantiles», le héraut d'une «fraternité neuve», le fort en indignations qu'il sème tous azimuts; nous renouons avec un Langevin toujours à l'affût des «cris solidaires d'une fête», et qui pousse ses coups de gueule. Sa poésie est celle d'une humanité blessée; son lexique, qu'il sacralise plus que jamais, en témoigne fort éloquemment (s'écarter, hurler, éjecter, blesser, éventrer, s'affliger, maltraiter, s'émietter, saigner, se détraquer, affamer, éclater, douloureux, accablante, féroce, alarmante, cruel, gris, froide, noir, errante, brûlé, etc.).

Il existe chez Langevin une morale de l'espoir, qui surgit du fond de l'humaine douleur. En ce sens, son oeuvre est un témoignage exemplaire. Il apparaît cependant que les témoins les plus exigeants rabâchent parfois, et qu'ils continuent de publier des poèmes qu'une trentaine d'années de métier ne leur ont pas appris à conserver dans leur tiroir.

Pour équarrir l'absolu de Denuis Saint-Yves, Trois-Rivières, les Écrits des Forges, coll. «Les rouges-gorges», 1986, 62 p.

Pour équarrir l'absolu est le septième recueil de Denuis Saint-Yves. Je n'ai pas lu les six autres, et je ne les ai pas sous la main. Quoi qu'il en soit, *Pour équarrir l'absolu* s'ouvre sur un beau texte en prose, «Nous saluons», qui est, en quelque sorte, un court manifeste où l'auteur prend parti pour «une poésie sans histoire autre que celle des hommes et du temps qui passe, une poésie du regard originel, une et sans cesse renouvelée» (p. 9). Tout le texte est à lire et à méditer, à une époque où la poésie cherche — encore une fois! — à se redéfinir.

Pour le reste, Saint-Yves essaie de refaire «le chemin des exactitudes» en des poèmes en prose où l'utilisation hétérodoxe de la ponctuation, notamment de la virgule, brise le rythme de la phrase, décentre le texte, le déporte vers d'autres aires sémantiques. Toutefois, l'intérêt du recueil ne réside pas dans ces textes. Il est difficile en effet d'y départager l'essentiel de l'accessoire, du futile, de tout ce que Saint-Yves aurait pu supprimer sans dénaturer sa parole. De fait, si l'on excepte certains poèmes en prose où l'auteur cherche à faire moderne, si l'on ne se formalise pas des «indices de basse-cour», d'«une fiche de transe», d'un «horaire figuratif», du «sol thématique», l'on appréciera *Pour équarrir l'absolu*. Ainsi ce poème, qui situe son auteur quelque part entre Gérard Godin et Pierre Morency:

*ne vis qu'en des étoiles que tu peux voir
ouvre-leur ta fenêtre*

*ou ton chagrin ou ta joie
c'est égal*

*elles t'embrasseront quand elles seront près
de toi*

*de tes feux de position dans le réel
qui éclaireront quant à eux
tous les oiseaux du monde*

*ne vis que toute tapissée d'algues
et du mouvement de la mer
toute ravie à la lueur d'une chandelle
qu'on nomme le soleil*

*moi les oiseaux pour toujours c'est sur ta gueule
que je les aime*

jeunesse oblige (p. 49) □